

followed.fr/bassompierre



MICHEL BASSOMPIERRE LE GRAND MAÎTRE ET LES ANIMAUX

Depuis cinquante ans, Michel Bassompierre pactise avec la lumière pour qu'elle vienne délicatement dévoiler les ombres, pour qu'à chaque fois elle sculpte en douceur les formes de ses œuvres. Et qu'alors les ours, les gorilles ou les chevaux, imaginés par l'artiste et formés de bronze ou de marbre, posent élégamment pour les siècles à venir. Rencontre avec un drôle de Noé qui ne cesse de remplir son arche d'animaux fabuleux. Et qui n'a pas prévu de s'arrêter de sitôt.

Texte C. Boulain, photos G. Arnaud et C. Boulain



Tous les artistes ont leur réponse type, celle qu'ils répètent inlassablement parce qu'à chaque interview on leur pose toujours la même question. Pour Michel Bassompierre, c'est « *cinquante ans, cette sculpture m'a pris cinquante ans* ». Il faut dire que de tous les arts plastiques, comprenez de la peinture à la photographie, en passant par le dessin ou la sculpture, cette dernière pratique est sans doute celle qui interpelle le plus le profane. Parce qu'elle demande du temps, celui qu'il faut pour dessiner, modeler puis sculpter la matière. Un ours d'une tonne de marbre ou un gorille de quatre cents kilos de bronze, ça ne se fait pas en deux jours. « *Mais pas en cinquante ans non plus*, ajoute malicieusement Michel Bassompierre. *Ce que je veux dire à chaque fois, c'est que pour faire cet ours ou ce gorille en quelques semaines de travail dans mon atelier, puis à la fonderie, il aura fallu cinquante années d'expérience. Et encore, parce que nous sommes quatre dans mon crâne, l'animalier qui a observé dans les zoos et les cirques, durant des années, les espèces pour en connaître les habitudes, l'anatomiste qui a usé ses fonds de culotte sur les bancs des musées d'histoire naturelle pour comprendre les squelettes et les articulations de ces animaux, mais aussi le dessinateur et bien évidemment le sculpteur. Ma chance, c'est que ces quatre énergumènes s'entendent plutôt bien...* » L'homme a de la répartie et de l'humour. Né en mars 1948 d'un papa hydrogéologue et d'une mère dessinatrice, le petit Michel a passé ses jeunes années à dessiner assis par terre. Sa mère, lasse de le voir couvrir des pages de carnets par centaines, trouvera même la solution pratique... de lui donner des rouleaux de papier peint pour qu'il en noircisse l'envers. Il fallait s'en douter, Michel Bassompierre fera les Beaux-Arts de Rouen après le lycée, n'imaginant pas un instant faire autre chose de sa vie que dessiner et sculpter des animaux. Mais au sortir de l'école, juste après mai 1968, le dessinateur animalier n'est pas à la mode. Pire, comme





« Il faut connaître le squelette, tout ce qui se passe sous la peau, avant de sculpter »

l'explique son fils Guillaume, qui travaille avec lui depuis quelques années, « il a débuté avec un style considéré alors comme trop classique et traditionnel. Pas facile. Si bien que vivre de son art n'était pas possible. Il deviendra professeur, aux Beaux-Arts, pour financer le sien. Il ne se voyait pas vivre aux crochets de sa femme, et ne pas pouvoir élever ses deux enfants, ma sœur et moi ». Dans les années 1980, le sculpteur va faire des concours, des foires, vendre quelques œuvres, en donner beaucoup aussi. Puis se faire solliciter par de nombreuses galeries. « J'ai fini par dire oui, en 1993, parce que la galerie qui me proposait de vendre mes sculptures avait des antennes un peu partout. Ça me semblait pratique », raconte Michel. Au début, ça marche plutôt bien. L'artiste produit, la galerie vend. Mais à la fin de l'année 2013, la galerie lui dit n'avoir rien écoulé. Pareil l'année suivante. « Avec mon père, nous étions un peu étonnés. Du coup, nous avons demandé à récupérer les œuvres qui lui avaient été confiées pour tenter de trouver une autre galerie, explique Guillaume. Sauf que la galerie ne nous en a renvoyé que très peu. Ils en avaient vendu une très grande quantité sans nous payer. Mon père était tellement déçu, pire, dégoûté, qu'il a voulu tout arrêter et détruire ce qui restait. Pour, comme il nous le disait, que son héritage ne nous embarrasse pas. » Heureusement, Michel Bassompierre n'a pas cédé à cette mauvaise idée. Ses économies disparues par la magie de la galerie, ce sont les membres de la famille qui se mobilisent et permettent le début de sa seconde vie d'artiste. C'était il y a sept ans. Depuis, avec l'arrivée des enfants dans l'affaire, mais aussi d'autres talents, Michel Bassompierre se concentre sur ce qu'il sait le mieux faire, déléguant à son équipe de sept personnes tout le reste pour que sa société maîtrise tout ou presque, de A à Z. « J'aime travailler tranquillement dans mon atelier, avec





« Pourquoi des animaux sauvages ? Parce qu'ils sont toujours en mouvement »

sa grande baie vitrée qui donne sur le jardin. Avec, parfois, un peu de musique si la tâche à laquelle je m'attelle ne me demande pas trop de concentration, raconte Michel. Je débute toujours par des dessins, pour figer la position dans laquelle je vais mettre mon animal. En faisant toujours attention à son attitude, à ce que cela soit logique par rapport à son squelette, à ses membres, et même à son activité. La peau, la graisse, tout doit être harmonieux. C'est là qu'intervient l'animalier, en support du dessinateur. Puis le sculpteur et l'anatomiste vont entrer en scène, pour donner du volume et de l'épaisseur, mais toujours en respectant ce qu'est l'animal, ce qu'il fait et peut faire. » Michel Bassompierre ne reproduit que des animaux sauvages, des ours, des éléphants d'Asie, car ils ont les os moins saillants et des oreilles plus petites et plus faciles à positionner dans une sculpture que ceux d'Afrique, des gorilles aussi, quelques félins et même des pingouins. « J'aime les animaux sauvages parce qu'ils ne sont jamais vraiment à l'arrêt. Parce qu'ils sont sauvages, dans un milieu souvent hostile, ils sont toujours aux aguets, prêts à bouger. J'aime cela, surtout par rapport aux animaux domestiques qui, d'une certaine manière, se soumettent pour avoir leur nourriture. Ils se savent en sécurité, ce qui n'est pas naturel finalement. J'aime aussi les chevaux, mais les bons bourrins de trait, les percherons. Un cheval de course, c'est beau en peinture, mais de profil. De face ou de dos, c'est très étroit, surtout sans cavalier. Ça ne donne rien en sculpture, parce qu'il faut tourner autour, parce que ça doit être présent sous tous les angles. » L'artiste peut ainsi passer des journées dans son atelier de la région nantaise à sculpter l'argile de son vieux couteau, à chercher la bonne position d'une patte, d'une phalange ou d'une gueule. Une fois la maquette en terre réalisée, toujours à la même échelle pour une raison de



MICHEL BASSOMPIERRE
LES SALMONS N°1
100 x 200 x 100 cm
2010
www.michel-bassompierre.com
2010
BASSOMPIERRE

« On doit avoir envie de
une bonne sculpture »
« One must want
a good sculpture »



« Un cheval, ça se peint bien.
Mais en sculpture, c'est moins
beau, car pas assez large »

praticité, elle va être moulée dans une pièce voisine pour en faire un plâtre. Celui-ci sera ensuite retravaillé à la main pendant des semaines pour en parfaire l'aspect, avant de servir à son tour à réaliser un moule définitif. « On peut maintenant reproduire ces maquettes à d'autres échelles avec un scan 3D puis de l'impression 3D ou du fraisage, explique Guillaume. C'est un gain de temps pour faire des moules de différentes tailles, pour des bronzes par exemple. Les nouvelles technologies font gagner du temps, mais ne remplaceront jamais la main de l'homme, qui est très présente à chaque étape. Nous combinons donc la technique ancestrale du modelage de la terre avec les dernières innovations à notre portée. Depuis 2015, nous gardons précieusement toutes les maquettes en terre pour les présenter dans le musée que nous préparons. Nous ne proposons aux collectionneurs que des bronzes, tirés à douze exemplaires seulement à chaque fois, numérotés évidemment, ou des marbres en exemplaire unique. » Depuis que Michel Bassompierre s'est restructuré, depuis qu'il a démarré sa seconde vie de sculpteur, plusieurs centaines d'œuvres en bronze ou en marbre ont été vendues dans les vingt-cinq galeries où il est présent en permanence, sans compter les collaborations avec Baccarat par exemple, avec un tigre et un panda en cristal. Des sculptures de toutes les tailles, tenant sur un bureau, de quelques kilos, ou dans un jardin, de plusieurs tonnes. « Pour les expositions dans l'espace public, nous avons aussi des œuvres en résine, moins onéreuses à produire et nettement moins lourdes à déplacer », ajoute Guillaume. Des ours ou des gorilles toujours énormes mais jamais agressifs, selon Michel. Prochaine exposition à Monaco, puis New York en 2024. Le taureau de Wall Street, œuvre d'Arturo Di Modica, aura de la compagnie.